

Zeitschrift: Bulletin de la Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel

Herausgeber: Société des Sciences Naturelles de Neuchâtel

Band: 25 (1896-1897)

Nachruf: Jules Lerch : 1818-1896

Autor: Favre, L.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Dr Leriche

Séance du 3 décembre 1896

JULES LERCH

1818-1896

PAR L. FAVRE, PROFESSEUR

Depuis longtemps la botanique a eu dans le canton de Neuchâtel de fervents et fidèles adeptes. Au milieu du siècle dernier, le Dr d'Ivernois l'enseignait à J.-J. Rousseau, avec lequel il parcourait le Val-de-Travers, le Chasseron, le Creux-du-Van, déjà visité, dans le XVII^{me} siècle, par Conrad Gessner et Jean Bauhin, et dans le siècle suivant par le Grand Haller. Dès lors, la succession des botanistes n'a jamais été interrompue, bien que nul enseignement régulier ne fût donné dans notre pays avant l'arrivée du professeur Agassiz à Neuchâtel, en 1832; et encore lui-même, pour son enseignement, n'avait à sa disposition ni jardin botanique, ni planches, ni herbier autre que le sien. Avant lui, les amateurs de cette belle science se transmettaient leur savoir en herborisant ensemble et en se guidant sur les indications du catalogue dressé par d'Ivernois en 1746, et plus tard par celui du capitaine Chaillet (mort en 1839), que l'on copiait et qu'on se passait en manuscrit. Mais les leçons d'Agassiz, son ardeur, son enthousiasme communicatif, les courses qu'il aimait à faire avec ses

étudiants pour les initier à la pratique de l'histoire naturelle, donnèrent une impulsion qui fit surgir plusieurs botanistes distingués dans le moment où Ch.-H. Godet publiait un *Catalogue des plantes vasculaires* du canton de Neuchâtel en 1839, et plus tard sa *Flore du Jura*, qui donnèrent à cette étude une direction nouvelle et des facilités inconnues auparavant. Citons dans ce groupe: le Dr Ch. de Pury, le Dr Paul Morthier, le Dr Jules Lerch, tous médecins, qui venaient se joindre aux MM. de Coulon, père et fils, à Célestin Nicolet, à Léo Lesquereux, à Louis Chapuis, pharmacien, au baron de Buren, de Vaumarcus, dont les noms sont cités en qualité de collaborateurs dans les ouvrages de Ch.-H. Godet.

De cette génération d'hommes voués aux sciences naturelles à Neuchâtel avant 1840, c'est le Dr Jules Lerch qui a disparu le dernier. Après une existence très laborieuse, il est mort le 3 mars 1896, à Couvet, dans le Val-de-Travers, où il s'était établi en 1846 et qu'il n'avait plus quitté.

C'est une belle vie que la sienne, une vie toute d'abnégation et de bienfaisance; il soignait les malades d'une contrée montagneuse de plusieurs lieues carrées, où les hivers sont rudes et durent plus de six mois. Pendant cinquante années, il a parcouru chaque jour, à pied, ce diocèse d'un ministère béni, tantôt dans le fond de la vallée, tantôt sur les flancs boisés des montagnes ou sur les hauts plateaux dépassant 1000 mètres d'altitude, région des pâturages, jusqu'à la Brévine, où le thermomètre descend parfois à — 40° C. A toute heure du jour ou de la nuit, lorsqu'il était appelé, il partait sans balancer, en hiver, brassant la neige profonde, ou bravant la pluie et les vents déchaînés des

tourmentes de montagne. Il avait acquis, dans ces exercices quotidiens, un jarret d'une vigueur légendaire; on cite de lui des exploits de marcheur presque incroyables. Cette vie en plein air avait trempé sa constitution au point de le rendre insensible au chaud, au froid, à l'humidité. Ce n'est que vers la fin de sa vie que les rhumatismes attaquèrent ce corps si remarquablement endurci, ces jambes infatigables, et finirent par le réduire à se traîner en s'appuyant sur deux cannes, ou à rester au logis dans une captivité qui lui était pénible. Mais il ne se plaignait jamais; il avait vu tant de souffrances durant sa longue carrière que son âme s'était élevée au-dessus des misères de notre humaine nature, et qu'il envisageait froidement, mais avec la résignation du chrétien, le destin final auquel nous ne pouvons échapper.

Si ses courses étaient rudes en hiver, elles devenaient délicieuses dans la belle saison; notre Jura fleuri au souffle des haleines printanières était pour lui une source permanente de ravissements, par la contemplation et l'étude des plantes, herbes, arbrisseaux, arbres, qu'il rencontrait à chaque pas sur son chemin, qu'il saluait comme d'anciennes et charmantes connaissances, et parmi lesquelles il lui arrivait de faire des découvertes qui mettaient son nom en vue. C'est ainsi qu'il fut mis en relation avec des savants de premier ordre, qu'il fut consulté comme un oracle, et que, par des échanges avec toutes les contrées de l'Europe, il put se faire un herbier comptant environ dix mille espèces, aussi remarquable par le nombre des exemplaires et leur préparation délicate que par la sûreté des déterminations.

Jules-François Lerch, fils de Henri-Louis Lerch, originaire d'Affoltern (Berne), naturalisé neuchâtelois, bourgeois de Valangin, et de Marguerite née Bovet, de Neuchâtel et de Fleurier, est né le 3 novembre 1818, à Neuchâtel, où son père était associé de la maison de commission Bovet et Lerch. Il fit ses premières études au collège de Neuchâtel et dans les auditoires de Belles-Lettres et de philosophie, où l'on passait quatre années, et eut la chance de profiter de l'inauguration, en 1831 et 1832, de l'enseignement de la physique, de la chimie et de l'histoire naturelle sous les professeurs Henri Ladame et Louis Agassiz. Ces sciences trouvèrent un sol favorable chez J. Lerch, comme chez plusieurs de ses camarades, et il s'établit entre eux et leurs jeunes professeurs des liens d'amitié qui furent pour eux un encouragement et une source de nobles jouissances.

J. Lerch quitta sa ville natale en 1838, muni d'un excellent certificat des autorités scolaires, constatant des aptitudes peu ordinaires, surtout l'ardeur au travail, et se rendit à Zurich pour commencer ses études de médecine, qu'il poursuivit à Heidelberg, puis à Wurzburg où il passa ses derniers examens très brillants en 1845. Il revint alors à Neuchâtel, fatigué par un travail excessif et souffrant des suites d'une fièvre typhoïde qui l'obligèrent à un repos absolu pendant une année entière.

Au printemps de 1846, à peine remis de cette grave maladie qui avait ébranlé sa vigoureuse constitution, il se présenta, muni de son diplôme de docteur en médecine et chirurgie, pour obtenir le poste de médecin de Couvet, devenu vacant par la mort récente du Dr Weber. Il fut agréé et s'établit dans ce

beau village qu'il ne devait plus quitter. Il avait alors vingt-huit ans, et son départ de Neuchâtel coïncida avec celui du professeur Agassiz, se rendant en Amérique, chargé par le roi de Prusse d'une mission scientifique pour le Musée de Berlin, mission temporaire, disait-on, mais qui se changea bientôt en un abandon définitif devenu pour nous un appauvrissement.

Pendant un demi-siècle, le Dr Jules Lerch se fit connaître comme médecin heureux, ami des pauvres, habile chirurgien, adroit pêcheur de truites et botaniste fervent, recherché de ses confrères qui, de toutes parts, lui demandaient des échanges de plantes, ou la faveur d'herboriser pendant quelques heures dans les lieux riches en plantes rares dont il avait exploré les recoins les plus secrets.

Par son mariage avec M^{le} Elisa Coulin, de Couvet, en 1852, il devint parent de Wilhelm Schimper, le savant naturaliste de Strasbourg, qui venait presque chaque année au Val-de-Travers, où il avait pris femme, et poussa très probablement son cousin à s'occuper aussi des mousses, une de ses études favorites.

Il m'a été permis de passer en revue un assez grand nombre de lettres de ses correspondants, que J. Lerch a conservées. Il y en a de Jean Muret, le botaniste vaudois, qui le conjure de le conduire aux bons endroits du Creux-du-Van; de Wilhelm Schimper et de son fils, du Dr Mougeot, de Bruyères en Vosges, de Ch.-H. Godet, du Dr Herm. Christ, de Nicholson de Kew, du Dr Alioth, de Bâle, du pasteur Leresche, de Bentzel, d'Innsbruck, d'Ed. Vaucher, de Mulhouse, qui l'appelle son cousin, de Christener, de Berne, de G. Rouy, de Paris (comptoir d'échanges de plantes), de Paul Morthier, du prof. Fritz Tripet, etc.

Celui-ci lui écrit : « Je croyais connaître un bon nombre de plantes, mais pour nouer nos échanges, vous mettez sous mes yeux une liste si considérable que je connais à peine une vingtaine des espèces qu'elle contient. Vous avez des relations botaniques avec toutes les contrées de l'Europe, et des correspondants un peu partout. »

« Avec des collaborateurs comme vous, lui écrit Ch.-H. Godet, nous arriverons à faire de notre flore la mieux connue du monde. Heureux suis-je d'avoir un collaborateur aussi zélé, aussi éclairé que vous. Continuez vos recherches qui seront toujours couronnées de succès, car notre Jura est inépuisable.

« Je me réjouis d'aller vous faire une visite à Couvet; on dit que vous y aurez Schimper, cet été; quelles bonnes heures nous pourrons passer ensemble, en compagnie d'une bonne bouteille, qui ne fait jamais tort à l'esprit ni au cœur. »

Le même lui écrit (15 août 1870) : « Il faut absolument retrouver la *Rosa pimpinellifolia* que vous m'avez envoyée des ruines du château de Rochefort. Elle est des plus intéressantes. Je compte y aller demain. Si vous pouviez m'y rejoindre, j'y aurais grand plaisir. »

On voit que M. Godet était bien plus occupé de cette *Rosa* que de la terrible guerre qui commençait et où les Allemands allaient cueillir plus de lauriers que de roses.

Et plus tard, après réflexion : « La Rose de Rochefort mérite une visite pour en prendre ce qu'on pourrait. Je l'ai nommée *Rosa Lerchii* (God.), et Christ l'adopte sous ce nom; il en fait grand cas. Nous

aurons bientôt de lui une monographie des Roses de la Suisse : nous en avons discuté les bases. »

Disons en passant que cette Rose a été décrite dans l'*Österr. bot. Zeitschrift*, XXII, 5, p. 145 (mai 1872), sous le nom de *Rosa dichroa* (Lerch). C'est probablement un hybride des *R. pimpinellifolia* et *omissa*.

Ch.-H. Godet écrit encore : « C'est une intéressante découverte pour notre canton que le *Fumaria Vaillantii* (Lois.) que vous m'avez envoyé ; je crois qu'il nous faut abandonner le *Fumaria Wirtgeni*. Faites attention aux Rubus de votre vallon, et aux roses, aux *Cirsium*, aux *Hieracium*, aux Callitriches en fruits, etc.

« Votre *Gnaphalium* du Chasseron est une précieuse trouvaille, ce n'est pas le *G. sylvaticum*, mais le *norvegicum* parfaitement conforme aux exemplaires de Norvège, de Dower, et à ceux des autres localités de mon herbier (Carpathes, Ewigschneehorn, Maienwand, Saint-Bernard, etc.). J'avais peine à croire à la présence du *norvegicum* dans notre Jura, où Reuter lui-même ne l'avait jamais trouvé. Maintenant, le doute est levé. C'est une vraie annexion, plus précieuse pour notre flore que celle de l'Alsace pour la Prusse.¹ »

¹ Plantes trouvées pour la première fois dans le canton de Neuchâtel par le Dr J. Lerch :

1. *Fumaria Vaillantii* (Lois.), au Val-de-Travers, puis au Creux-du-Van ; nouvelle pour le Jura suisse.
2. *Hieracium aurantiacum* (L.), trouvé à Chasseron, le 17 juillet 1869. Connue du Mont-Tendre et de la Vue-des-Alpes (Loges).
3. *Rosa dichroa* (Lerch), au château de Rochefort, 18 juin 1870.
4. *Soldanella alpina* (L.), au sommet du Creux-du-Van, le 11 juin 1870, dans un creux où la neige se conserve longtemps. Le professeur Tripet l'y a cueillie le 11 juin 1872 avec le Dr Lerch.
5. *Gnaphalium norvegicum* (Günn.), à Chasseron, 8 août 1876; seule localité du Jura.
6. *Narcissus Pseudo-Narcissus* × *radiiflorus*, le 22 mai 1878, au-dessus des Sagnettes (aux Cœubles).

« Votre ami W. Schimper a passé deux jours de septembre à Couvet, lui écrit le vieux Dr Mougeot en 1854; il a visité le marais des Ponts, où il a fait une ample récolte du fameux *Sphagnum* dont il s'occupe encore maintenant, et il a eu l'insigne bonheur de faire main basse sur le beau *Dicranum palustre*, chargé de fruits justement mûrs. Voilà encore une mousse que vous aurez soin de recueillir, ainsi que les mousses, les algues de l'Areuse, les Chara du lac d'Etaillères, les champignons épiphytiques, enfin tout ce que m'envoyaient autrefois les regrettés capitaine Chaillet et le cher Léo Lesquereux. »

« Que de pertes nous avons faites parmi nos amis botanistes! écrit Ch.-H. Godet, vers 1875. L'année dernière Lagger. Cette année Christener et dernièrement notre cher et bien-aimé Reuter (de Genève), qui ne sera pas remplacé, également distingué par sa science et ses qualités morales. On choisirait vingt botanistes en Suisse qu'on ne referait pas un Reuter. Caractère simple, modeste, bienveillant, je ne puis prendre mon parti de cette perte, et avec lui la botanique a perdu les trois quarts de ses attraits. Boissier est désespéré de cette mort. »

Voilà un éloge qui part du cœur et qui touchera tous les botanistes qui liront ces lignes. Il est probable que si Ch.-H. Godet eût assez vécu pour voir mourir son cher correspondant J. Lerch, il aurait exprimé ses regrets avec la même chaleur de cœur et la même éloquente énergie.



En 1860, la fondation à Couvet d'un hôpital pour le Val-de-Travers donna une nouvelle direction à l'activité médicale de J. Lerch; il contribua de toutes ses forces à l'organisation de cet établissement de bienfaisance dont le besoin se faisait sentir depuis longtemps, et consentit à en devenir le médecin en titre, tout en prenant part aux travaux de la direction. Il s'en occupa pendant trente années avec une sollicitude et un désintéressement qui, en lui gagnant les cœurs, donnèrent un excellent renom à ce modeste asile par les guérisons qu'il obtint et les opérations heureuses dont il s'acquittait avec une habileté et une dextérité remarquables. Maintes fois, il pratiqua des amputations graves, n'ayant pour l'assister que la diaconesse, l'éloignement empêchant un confrère d'accourir à son aide au moment voulu; sa prompte décision, son coup d'œil, la sûreté de sa main, pourvoyaient à tout ce qui lui manquait.

Je dois à l'obligeance de M. le Dr Ed. Cornaz de pouvoir rapporter au moins quelques faits où se manifestèrent avec éclat les aptitudes chirurgicales du Dr Lerch, en particulier deux à l'hôpital de Couvet, dont les rapports ne font nulle mention, par excès de modestie du rapporteur, et un de sa pratique particulière.

Dans le premier cas, il s'agit d'un gendarme blessé par un malfaiteur dangereux dont il voulut opérer l'arrestation, et qui lui tira dans la cuisse un coup de feu à grenade, atteignant l'artère fémorale où se produisit un anévrisme. Après consultation avec M. le Dr Cornaz, J. Lerch se décida à traiter cet anévrisme par la compression des doigts, en organisant des sec-

tions de quatre hommes qui se relayaient de six heures en six heures; au bout de vingt-trois heures de compression continue les pulsations dangereuses avaient cessé. J. Lerch écrivait à son confrère, en lui annonçant cet heureux résultat: « nous n'avons pas eu besoin d'un grand nombre d'aides; mais si même la compression avait dû être continuée pendant cinq ou six jours, nous n'en aurions pas manqué. Je suis persuadé que ce résultat te fera plaisir, et je crois que dans les cas d'anévrismes traumatiques, la compression aura trouvé deux partisans de plus. »

Mais le mois suivant, en mai, survint une hémorragie consécutive qui obligea le Dr Lerch à pratiquer la ligature de l'artère fémorale. En juillet, le blessé quitta l'hôpital pour une cure de bains qui acheva sa guérison.

La population de Couvet s'intéressa extrêmement à ce blessé victime de son courage à remplir son devoir; ce furent des personnes du village qui s'offrirent de leur plein gré pour le veiller, et dès qu'il put manger, on lui apportait de tous côtés des aliments choisis.

De son côté, le Conseil d'Etat décerna au Dr Lerch, en récompense de ses soins, un couvert d'argent qui lui fut remis avec une lettre rendant hommage à sa science et à son dévouement.

Un autre cas très intéressant est celui d'un jeune homme atteint d'une carie du tibia et du pied, où l'amputation était commandée, mais que le Dr Lerch parvint à sauver sans y avoir recours, après 673 jours passés à l'hôpital.

Enfin, un cas de hernie étranglée chez une femme, avec complications successives, fut complètement guéri par un traitement où le médecin montra autant de science que d'énergie et de ténacité.

Le service de l'hôpital n'interrompit en aucune manière ses visites aux malades qui habitaient souvent fort loin de Couvet; il avait en outre à s'occuper des affaires locales, faisait partie de la Commission des écoles et, dès son origine, de la Société d'émulation du Val-de-Travers, instituée dans un but de progrès intellectuel. S'il lui restait un moment de liberté, il le consacrait à sa chère botanique, au soin de son herbier, à ses échanges considérables dans toutes les directions, et à des travaux microscopiques très délicats entrepris avec son ami M. Eug. Mauler, qui l'avait initié au maniement des appareils les plus parfaits. Jamais il ne s'accorda de relâche, tant l'activité était un besoin de sa nature et pour lui un élément de bonheur. Une seule fois il se permit une cure de bains à Baden, en Argovie, lorsqu'il fut atteint de rhumatismes qui rendirent pénibles les dernières années de sa vie.

Lorsque l'âge et la maladie l'obligèrent à renoncer à ses courses, il continua cependant la pratique de son art en donnant chez lui des consultations fort recherchées. Mais, de tout temps, il fut peu répandu, et trouvait dans sa famille, dans les visites de ses amis botanistes ou micrographes, les distractions paisibles et nobles qui lui suffisaient. Il abhorrait le charlatanisme et la hâblerie, ne se laissait guider que par sa raison, son bon sens et son cœur; d'un mot bref, mais net, il avait l'art de ramener au vrai un esprit exalté et de réduire à néant des maux imaginaires. On cite de lui des boutades excellentes, aussi originales que vivement tournées et qu'il disait d'un ton bourru fort plaisant; il ne blessa jamais personne et chercha toujours à inspirer la confiance et à faire régner autour de lui la charité et la paix.

Il put voir, par la considération et la sympathie dont on l'entourait, qu'il n'avait pas eu affaire à des ingrats; ceux qu'il avait soignés, guéris, encouragés, instruits, et ils étaient nombreux, cherchèrent par les plus délicates attentions et par leur amour à adoucir ses dernières années et à lui rendre une partie des bienfaits qu'ils en avaient reçus. C'est ainsi qu'en 1895 les autorités communales de Couvet lui décernèrent la bourgeoisie d'honneur et que ses amis, pour célébrer le cinquantenaire de ses dévoués et fidèles services, lui firent un riche cadeau d'argenterie dans une petite fête en son honneur qui le remua profondément.

Si l'activité extérieure de J. Lerch a été grande, en revanche il a peu publié; nous n'avons de lui que de courtes notices sur des questions de médecine, de chirurgie ou de botanique. On pourrait croire qu'il dédaignait d'écrire ou que le temps lui manquait pour le faire, car il possédait à un haut degré le talent d'écrivain. Il l'a montré déjà étant étudiant; les archives de la Société de Belles-Lettres, dont il était le principal poète, pourraient au besoin nous le prouver si nous n'avions pas les nombreuses et intéressantes lettres qu'il adressait à sa sœur de Zurich, de Heidelberg, de Wurzburg, où se révèlent son cœur et son esprit humoristique très fin, très alerte et original. Mais son principal titre à nos hommages et à notre reconnaissance, est le riche herbier que sa veuve et sa fille ont généreusement donné à notre Académie, et qui a pris place à côté de celui de son ami le Dr Morthier. Il restera dans nos collections destinées à l'enseignement supérieur comme un souvenir vivant de Jules Lerch. On pourra dire de lui qu'après avoir con-

sacré sa vie au service des malheureux et des souffrants, il a contribué à stimuler le zèle de nos étudiants pour l'étude de l'histoire naturelle, en particulier de la botanique, cette science aimable entre toutes, qui nous fait chérir notre sol en l'explorant dans ses recoins les plus cachés, et en nous le montrant orné de ses productions les plus gracieuses et les plus belles.

